

INTERROGATION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

Anne-Christine HABBARD, Yves-Jean HARDER

Coefficient : 2

Types de sujets donnés : notion, formule ou question.

Mode de tirage du sujet : le candidat tire au sort un ticket comportant deux sujets ; il indique au jury le sujet choisi au moment du passage de l'épreuve.

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure.

Durée de passage devant le jury : 30 minutes, dont 20 minutes d'exposé (maximum) et 10 minutes de discussion avec le jury.

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

L'oral a été d'un bon niveau en philosophie : alors que la moyenne générale se situe à 10 / 20, un groupe de 14 candidats (un quart de l'ensemble des admissibles) notés entre 15 et 19 se détache nettement des autres. Il faut cependant noter un décalage entre l'ordre de réussite en philosophie et celui de l'ensemble du concours : si les 5 premiers reçus appartiennent bien au peloton de tête en philosophie (évidemment le premier, candidat exceptionnel dans toutes les matières, qui a aussi obtenu la meilleure note en philosophie, mais aussi la cinquième, auteur d'une remarquable copie à l'écrit notée 20 / 20), en revanche, sur les 14 candidats mentionnés, seuls 6 sont reçus. A l'inverse, parmi les 25 reçus, 12 ont eu des notes médiocres (inférieures ou égales à 8) à l'oral de philosophie.

Autre indice d'une distorsion : la différence entre la moyenne (à l'oral) des admissibles et la moyenne des admis n'est que de 0,48. Les admis sont donc globalement à peine meilleurs que les admissibles en philosophie. A titre de comparaison la moyenne générale (à l'oral) des admis est supérieure de 1,65 points à la moyenne des admissibles ; l'écart est donc bien plus élevé qu'il ne l'est en philosophie. Cette différence est plus marquée encore si l'on compare la philosophie à l'histoire, où l'écart entre les admis et les admissibles est de 2,89.

Un autre décalage important se lit dans le rapport entre l'écrit et l'oral. La moyenne des admissibles à l'écrit a été de 14,41. Comme la moyenne d'oral des admissibles est de 10, il faut s'attendre à ce que la plupart des notes soient moins bonnes à l'oral qu'à l'écrit. De fait seuls 8 candidats ont augmenté leur note et 46 l'ont baissée ; 5 ont la même note à l'écrit et à l'oral. Mais ce qui est plus significatif est que 30 candidats (sur les 59) ont vu baisser leur note de 5 points ou plus ; le record est de 14 points (une candidate est passée de 19 à 5, ce qui manifeste sans aucun doute un accident). A *contrario* 12 candidats ont eu à l'oral des notes supérieures ou égales à celles de l'écrit. Il est donc manifeste que la diversité des sujets de l'oral ne permet pas à des candidats pourtant solides d'assurer une prestation à la hauteur de leurs possibilités.

Certains sujets ont pu déconcerter, parce qu'ils ne semblaient pas appeler directement des références philosophiques, ou parce qu'ils s'écartaient des modèles étudiés au cours de l'année. Mais ce ne sont pas les sujets les plus inhabituels qui sont à l'origine des notes les plus décevantes. Des notions ou des questions classiques peuvent donner lieu à des résultats contrastés. L'exposé sur « l'évidence » a été très bon parce que le candidat, s'appuyant sur des connaissances en histoire de la philosophie (Descartes, Leibniz, Kant, Husserl) a surtout su développer une problématique pertinente, qui interrogeait de manière argumentée et diversifiée le rapport entre l'évidence et la rationalité. En revanche, dans un registre comparable, la question « Peut-on rester dans le doute ? » a été beaucoup moins bien traitée,

parce que la candidate a peu réfléchi sur le terme essentiel du sujet, « rester », ni sur la nature du doute dans lequel on pourrait « rester », ce qui a conduit à des approximations, voire des absurdités, comme d'organiser toute une partie autour de l'affirmation, inspirée d'un Descartes compris à moitié, selon laquelle « rester dans le doute est la condition d'une science certaine ».

Avec des matériaux et des connaissances équivalents les candidats proposent des exposés dont la pertinence philosophique est très différente, selon la fécondité de leur élaboration conceptuelle du sujet. L'expression sur laquelle tous les rapports insistent avec une régularité presque rituelle est celle d'analyse du sujet. Tout dépend d'elle ; on s'accorde là-dessus. On pourrait, plus simplement, parler de compréhension. Comprendre le sujet, ce n'est pas seulement entendre la signification des termes utilisés (ce que serait une analyse au sens strict), ni repérer les lieux d'un traitement bien connu des notions qu'il renferme, ni connaître les réponses aux problèmes qu'il pose, c'est saisir la richesse et l'ampleur des implications de ses questions et pouvoir la déployer dans les limites matérielles de l'exposé.

Il va de soi que la signification des termes doit toujours être précise. Un exposé sur « l'infini » par exemple, a été manqué parce que le candidat n'a jamais défini ce terme, de telle sorte qu'on ne comprenait jamais de quoi il parlait exactement : ce qui était dit de l'infini aurait pu tout aussi bien l'être de notions voisines, comme le « sublime ». Il va de soi également que certains sujets ne peuvent pas être abordés sans un minimum de connaissances, minimum qui correspond à la culture générale qu'on serait en droit d'exiger d'un candidat au baccalauréat. Traiter « L'inconscient est-il un concept scientifique ? », sans rien connaître de la psychanalyse, sans être capable d'expliquer le fonctionnement de la moindre formation de l'inconscient, est impossible. De même : parler de « la révélation » sans soupçonner que la notion pourrait avoir un rapport avec la religion, et, une fois interrogé sur ce point, ne rien connaître de la positivité ou de l'historicité des religions établies.

Mais ce sont là des cas extrêmes. Le plus souvent les lacunes de la culture générale ne sont pas directement la cause de l'échec des exposés. En revanche le sujet, dont la signification immédiate ne posait aucune difficulté, n'était pas toujours compris, au sens où nous l'avons défini. La candidate qui devait répondre à la question : « Qu'est-ce qu'une vie humaine ? » ne pouvait pas ignorer la signification triviale de l'expression, et on ne peut pas non plus lui reprocher de ne pas avoir analysé le sujet ; mais précisément, elle n'a pas compris le sujet parce qu'elle a décomposé la « vie humaine » en deux termes distincts et à cherché à définir ce qui distinguait l'homme parmi les autres êtres vivants. La vie était donc d'emblée orientée vers un sens biologique, et d'un autre côté l'humanité était ramenée à la question de la définition de l'homme. L'unité des deux termes « vie humaine » était perdue, et aucune réflexion n'est venue la retrouver : rien sur le parcours biographique entre la naissance et la mort, ce qui l'articule à un projet, bref à l'existence. On est passé à côté du sujet.

Le défaut de compréhension est aussi ce qui explique le nombre d'exposés moyens qui n'ont pas entièrement convaincu et dont les notes sont comprises entre 6 et 9. 22 candidats (sur 59 admissibles) sont dans ce cas. On ne peut leur reprocher un manque de familiarité avec la définition rhétorique de l'exercice. Ces candidats sont capables de développer un exposé construit (en général en trois parties), ils font des distinctions, ils ont des connaissances, mais le propos ne convient pas. Pourquoi ? Parce que les enjeux précis du sujet ne sont pas perçus, soit méconnus, soit dégagés de manière trop approximative, ramenés à d'autres, et que les moments de la progression ne découlent pas de ces enjeux. Par exemple comprendre le « souci de soi » à partir de l'opposition entre l'altruisme et l'égoïsme, et tenter de définir un authentique « souci de soi » comme « un rapport absolu avec l'absolu » illustré par Abraham (d'autres figures du souci de soi étant Don Juan ou Agamemnon), c'est plaquer sur le sujet une problématique moralisante ou religieuse (au sens de Kierkegaard), c'est, malgré une pensée personnelle originale et bien maîtrisée, glisser hors du sujet. Même un

exposé sur la « mauvaise volonté », mieux noté, parce qu'il propose les analyses morales pertinentes, manque la pointe du sujet lorsqu'il tend à identifier la mauvaise volonté avec la volonté du mal, alors qu'elle est plutôt une volonté qui résiste, au bien, à la loi, mais aussi à un commandement injuste – et peut donc, en un sens, être bonne.

À des exposés bavards, qui cherchaient à tout dire en manquant l'essentiel, le jury a préféré des prestations plus concentrées, qui manifestaient une méthode bien assimilée d'explicitation conceptuelle, laquelle est l'essentiel de l'exercice philosophique. C'est une satisfaction de constater à l'occasion des oraux les plus réussis que, malgré la diversité des lieux de préparation, ces exigences philosophiques sont partagées par une communauté de collègues, dont l'excellence porte ses fruits.

Sujets proposés (le premier sujet est celui qu'a choisi le candidat) :

De quoi a-t-on conscience lorsqu'on a conscience de soi ? – L'environnement

Devant qui est-on responsable ? - Analyse et synthèse

En quoi la physique a-t-elle besoin des mathématiques ? – La fidélité

Faut-il condamner le luxe ? - L'induction

Faut-il craindre la mort ? - L'instrument

Folie et raison - À quelle expérience l'art nous convie-t-il ?

L'État doit-il nous rendre meilleurs ? – Percevoir et juger

L'évidence – Y a-t-il des actions désintéressées ?

L'exception – La croyance peut-elle être rationnelle ?

L'expression – Faut-il être bon ?

L'infini – Peut-on représenter le peuple ?

La contemplation – Pourquoi des institutions ?

La contingence est-elle la condition de la liberté ? – L'espace public

La décision - Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

La grâce - En quoi la sociologie est-elle fondamentale ?

La maîtrise de soi – Qu'est-ce qu'un monument ?

La mauvaise volonté – Qu'est-ce qu'un événement fondateur ?

La pluralité des langues - Résister peut-il être un droit ?

La raison d'Etat – Qu'est-ce que rester soi-même ?

La révélation – Que fait la police ?

La révolution – Peut-on ne penser à rien ?

La servitude - Comment la science progresse-t-elle ?

La tyrannie - La technique est-elle l'application de la science ?

Le bon sens – Que coûte une victoire ?

Le cœur – Peut-on écrire comme on parle ?

Le malentendu - Que faut-il savoir pour agir ?

Le méchant est-il malheureux ? – L'interprétation

Le même et l'autre - Quand faut-il désobéir aux lois ?

Le mérite - Y a-t-il de l'universel ?

Le moi n'est-il qu'une fiction ? – L'interdit

Le paradoxe - Parler, est-ce agir ?

Le pouvoir du peuple – Quel usage faut-il faire des exemples ?

Le regard – Peut-il y avoir une histoire universelle ?

Le souci de soi – L'histoire n'est-elle qu'un récit ?

Les rapports entre les hommes sont-ils des rapports de force ? – L'anormal

L'esprit est-il une chose ? – La prudence

L'idéal - Pourquoi des sociologues ?
L'imitation – Peut-on manipuler les esprits ?
L'inconscient est-il un concept scientifique ? – Le fait et le droit
Nos pensées dépendent-elles de nous ? – Le désespoir
N'y a-t-il de certitude que mathématique ? – L'image et le réel
Peut-on avoir conscience de soi sans avoir conscience d'autrui ? – Le marché
Peut-on expliquer une œuvre d'art ? – Crime et châtement
Peut-on raisonner sans règles ? – Le fin mot de l'histoire
Peut-on rester dans le doute ? – Le paysage
Peut-on se passer de religion ? – L'association des idées
Pourquoi exposer les œuvres d'art ? - Le droit à l'erreur
Pourquoi mentir ? - La sensibilité
Pouvons-nous être certains que nous ne rêvons pas ? - Le commun
Puis-je être sûr de ne pas me tromper ? – Le matériel et le virtuel
Qu'a-t-on le droit d'exiger ? - L'expertise
Qu'est-ce qu'être dans le vrai ? – Histoire et politique
Qu'est-ce qu'une vie humaine ? - La matière
Que prouvent les faits? – L'injustifiable
Qu'est-ce qu'une connaissance par les faits? – L'économie des moyens
Toute origine est-elle mythique ? – Le mauvais goût
Vices privés, vertus publiques. – Le silence a-t-il un sens ?
Y a-t-il une hiérarchie des sciences ? – La force
Y a-t-il une science de l'esprit ? – Le cosmopolitisme